

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

MAGMA

UN FILM DE
CYPRIEN VIAL



DHARAMSALA ET DARIUS FILMS PRÉSENTENT

MARINA FOÏS

THÉO CHRISTINE

M A G M A

UN FILM DE
CYPRIEN VIAL

SORTIE GUADELOUPE - MARTINIQUE - GUYANE
LE 21 FÉVRIER

SORTIE NATIONALE
LE 19 MARS

FRANCE | 2024 | 1H25 | DCP | 5.1 | 1.85 | COULEUR

DISTRIBUTION
PYRAMIDE
32 rue de l'Echiquier
75010 Paris
01 42 96 01 01

Katia Reiter dirige l'Observatoire Volcanologique de Guadeloupe depuis une dizaine d'années. Elle forme un duo de choc avec Aimé, jeune Guadeloupéen auquel elle transmet sa passion du métier. Alors qu'elle se prépare pour une nouvelle mission à l'autre bout du monde, la menace d'une éruption majeure de la Soufrière se profile. L'île est aux abois et Katia va devoir assurer la sécurité de la population...



ENTRETIEN AVEC CYPRIEN VIAL

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-CLAIRE CIEUTAT

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire ce film ?

À l'origine, c'est un souvenir d'enfance, au sommet de la Soufrière. Sous une pluie battante, dans la brume et parmi les vapeurs de soufre, j'ai eu la sensation d'être dépassé par quelque chose de bien plus grand que moi, d'être comme avalé par les éléments. C'était à la fois effrayant et galvanisant. Au départ, il y a l'envie de retrouver et d'explorer cette sensation d'intranquillité exaltante propre au territoire volcanique.

Mais le déclic est venu pendant le confinement, lorsque j'ai découvert le documentaire *La Soufrière* de Werner Herzog. En voyant les rues désertes qu'il filme dans la ville de Basse-Terre, j'ai été saisi par la résonance entre ce que nous étions en train de vivre et l'évacuation, en 1976, de tout le sud de l'île suite à un réveil volcanique. J'ai eu envie de comprendre ce qui s'était passé et j'ai décidé d'enquêter sur cette crise méconnue de l'histoire de la Guadeloupe.

Que s'est-il passé à l'époque et en quoi cela vous a-t-il inspiré ?

Une polémique entre deux scientifiques aux forts égos : Haroun Tazieff et Claude Allègre, a provoqué le déplacement de près de 75 000 personnes. Justifié au départ par le principe de précaution, ce déplacement massif a été maintenu de manière abusive pendant des mois, alors que les autorités avaient la preuve que le volcan s'était endormi. Des milliers de déplacés n'ont jamais pu regagner leurs foyers, ni retrouver leur travail. Cette crise n'a pas fait de morts, mais elle a généré un désastre social dont l'île porte encore les stigmates et elle a contribué à générer méfiance et défiance envers les entités

scientifiques et étatiques sur l'île.

Je me suis demandé ce qui pourrait se passer aujourd'hui si le volcan montrait des signes de réveil similaires et, tout en faisant sentir le poids de l'histoire de l'île, j'ai eu envie de proposer un récit plus optimiste, en mettant en scène un binôme de scientifiques capables de collaborer malgré leurs désaccords et leurs différences, une femme de 50 ans originaire de l'Hexagone et un jeune homme guadeloupéen. Le film s'émancipe donc de sa source d'inspiration pour raconter une sortie de crise plus glorieuse que celle de 76.

Il prend également ses distances avec les films « de volcan » traditionnels...

Oui, j'adore les films catastrophe hollywoodiens, mais j'ai eu envie d'évoquer une crise plus sourde. Cela m'intéressait que le magma demeure invisible et que le volcan ne soit pas traité comme un méchant, mais comme un être vivant complexe capable de réveiller et révéler les problématiques de l'île sans exploser.

Comment est né le personnage de Katia ?

Katia est inspirée par la figure tutélaire de Katia Krafft, volcanologue de terrain et photographe passionnée, grande amoureuse des volcans, connue pour les avoir arpentés avec son compagnon Maurice jusqu'à leur mort dans une nuée ardente. Pour inventer Katia Reiter, j'ai essayé d'imaginer la vie que Katia Krafft aurait pu mener si elle était née trente ans plus tard. Une vie sans Maurice, au plus près des volcans, avec moins d'aventures de terrain, mais plus de responsabilités au sein de

la hiérarchie scientifique. Comme Katia Krafft, Katia aime toucher et sentir la roche, collectionner la matière, et garder une trace de ses explorations.

Pendant le confinement, j'ai aussi été marqué par plusieurs femmes infectiologues qui tenaient un discours concret, mais qui ne pouvaient pas fonctionner sur le même timing que les politiques et citoyens avides de solutions. Leur position délicate, entre aptitude et impuissance, m'a touché. Elles aussi ont inspiré le parcours de Katia. Celui d'une femme passionnée et compétente, qui peine à suivre le rythme d'une crise et les attentes des dirigeants comme de la population. Une femme à laquelle la crise fait presque perdre pied, mais qui tient bon et en sort grandie.

Le film peut-il dès lors être qualifié de récit d'apprentissage ?

Oui, *Magma* met en scène une héroïne de 50 ans confrontée à une situation inédite pour elle, qu'elle apprend à gérer avec modestie. Katia doit accepter qu'elle ne peut pas piloter cette situation toute seule. C'est en collaborant et en acceptant qu'Aimé puisse être le héros de cette histoire qu'une issue à la crise devient possible. J'ai donc envisagé le film comme un double récit d'apprentissage, car Aimé connaît de son côté une trajectoire d'affirmation.

Comment le personnage d'Aimé est-il né ? Et comment définiriez-vous son lien à Katia ?

Avec Aimé, j'ai eu envie d'offrir une interprétation moderne de la figure du héros guadeloupéen, ce fier guerrier. Aimé est respectueux de la hiérarchie, mais lorsque l'avenir de son île est en jeu, sa fierté s'exprime de manière puissante. Son appartenance au territoire est la clé de la résolution finale.

J'ai aussi souhaité qu'Aimé soit l'ambassadeur de la balbutiante évolution des profils au sein de la volcanologie

française. Aujourd'hui, la totalité des chercheurs de l'Observatoire de Guadeloupe vient de l'Hexagone ou de pays étrangers, mais un premier ingénieur d'origine guadeloupéenne a été recruté il y a peu et des jeunes nés dans la Caraïbe commencent à faire des doctorats qui leur permettront peut-être d'accéder à des postes à responsabilités.

Le lien entre Katia et Aimé relève du mentorat. À sens unique au départ, la transmission se met à opérer dans les deux sens pour devenir collaboration et passage de relai en fin de film.

Katia semble vivre pour son travail...

Son travail la nourrit pleinement, c'est pour cela que je ne lui ai pas imaginé de vie amoureuse ou familiale très structurée en dehors. J'avais envie de centrer le film sur l'événement scientifique et sur la gestion de crise, de faire un film de coulisses qui permette au spectateur de découvrir une situation rarement montrée, dans le rythme de ce réveil éruptif. Je souhaitais que le film soit tendu, ce qui laissait peu de place à des considérations sentimentales. Il m'importait plus de faire cheminer Katia de ce rôle de « sauveuse blanche » qu'elle s'octroie – en voulant, par exemple, à tout prix s'occuper de la famille d'Aimé, qui ne lui a rien demandé – à une position de juste retrait.

Le titre *Magma* est synonyme de plusieurs hors-champs...

Le magma est d'abord une matière qui menace de monter et qu'on ne voit pas. Les scientifiques disposent de toute une imagerie pour tenter de le localiser, mais le fait qu'ils ne soient pas capables d'y parvenir parfaitement en temps réel génère une tension. Katia est aussi habitée par un magma intérieur perturbant. La pression qu'elle subit la déstabilise et je voulais qu'on puisse se demander par moments si elle ne se trompe



pas, si elle ne déraile pas. Enfin, un troisième magma, celui de la tension sociale, est lui aussi réveillé par les événements.

J'ai envisagé ces trois magmas comme autant de foyers de tension, que j'ai souhaité agiter conjointement, de manière que le spectateur se demande lequel allait finir par faire irruption en premier.

Comment vous est venue la séquence de l'abri, qui joue elle aussi avec le hors-champ et revêt un aspect allégorique ?

Je voulais que cette séquence de résolution de l'intrigue scientifique confine à l'abstraction. Je l'ai imaginée comme une scène de passation presque primitive, où le son est notre seul point d'appui. Depuis les coulisses du volcan dont on écoute le cœur battant, la séquence chemine vers le plaisir de la découverte. J'avais envie d'offrir au spectateur la satisfaction de comprendre en même temps que les personnages et de manière très simple quelque chose de complexe, dans une forme de plaisir enfantin.

J'avais à cœur que la situation ne se résolve pas grâce à une machine. Malgré les technologies toujours plus performantes, il arrive encore que l'observation de terrain permette de comprendre précisément ce qui se joue à l'intérieur d'un volcan. J'ai souhaité que Katia et Aimé, tels des « pisteurs », appréhendent le volcan comme un être vivant qui parle et dont ils ne peuvent comprendre les mots qu'en tendant l'oreille de manière humble et attentive.

Comment avez-vous enquêté avant de vous lancer dans l'écriture de *Magma* ?

L'Institut Physique du Globe de Paris (IPGP) a accompagné mon travail d'enquête scientifique, en me permettant de rencontrer divers acteurs de la volcanologie française, qui m'ont conseillé en acceptant que l'aspect fictionnel puisse prendre le

dessus. Audrey Michaud-Dubuy et Marina Rosas-Carbajal, chercheuses en volcanologie spécialistes de la Soufrière et de la Montagne Pelée en Martinique, m'ont particulièrement aidé à construire un récit de réveil volcanique plausible et à en vulgariser l'aspect scientifique. Elles ont participé à toutes les étapes de fabrication du film. Je me suis également entretenu avec des volcanologues dirigeant des Observatoires pour évoquer leurs relations avec les autorités et les populations. Enfin, j'ai effectué des sorties terrain avec l'équipe de l'Observatoire de Guadeloupe, qui nous a aussi fourni du matériel et aidés à choisir des lieux de tournage adéquats sur la Soufrière.

Quelle image de la Guadeloupe avez-vous cherché à donner ?

On parle souvent de la Guadeloupe comme d'un territoire oublié de la République. C'est aussi une région que le cinéma a encore peu explorée. Le « sud Basse-Terre », où le film se passe presque intégralement, n'ayant quasiment jamais été filmé au cinéma, je me suis senti la responsabilité de donner à éprouver au mieux l'énergie puissante de cette terre caractérisée par la rencontre vibrante entre le volcan, la mer des Caraïbes et l'Océan Atlantique. La nature y est aussi nourricière que dangereuse. Les habitants du sud Basse-Terre ont des caractères de montagnards habitués aux épreuves. En plus des coupures d'eau et d'électricité, de la vie chère, des cyclones, les dangers volcaniques ne les empêchent pas de vivre dans une forme de sérénité qui impressionne.

Comment avez-vous fait pour entrer en immersion sur ce territoire ?

J'ai abordé l'île par deux biais : en arpentant la Soufrière et en allant à la rencontre de ses habitants. L'atmosphère générale du film est nourrie par mes rencontres avec des professeurs de lycée et d'université, des lycéens, des étudiants, un juge, des avocats, un sociologue, des journalistes, des pompiers, des artistes, d'anciens techniciens de l'Observatoire, des évacués de 1976, des préfets, des commerçants... et d'autres citoyens de tous âges et de tous horizons. Ensemble, nous avons échangé autour du volcan et de la vie dans la région.

Comment avez-vous composé votre casting ?

Marina Foïs s'est vite imposée pour le rôle de Katia. Elle me semblait très crédible en volcanologue. Marina semble terrienne et aérienne à la fois, comme son humour en témoigne, et je percevais chez elle un socle susceptible de structurer Katia de manière solide. Accepter de jouer ce rôle induisait de partir à l'aventure sans grand confort, il fallait un certain courage... En la découvrant dans *As bestas*, j'ai été impressionné de voir à quel point elle pouvait s'embarquer dans un projet sans coquetterie. Marina est habile pour jouer les parcours de personnages qui requièrent de l'humilité. Katia n'est pas toujours aimable, mais je sentais que Marina pourrait nous la faire aimer. Je me disais que la dimension politique du film était également susceptible de l'intéresser. Marina saisit tout très vite et questionne en permanence le travail et la mise en scène. Elle pense à tous les aspects du film et se montre aussi exigeante avec elle-même qu'avec les autres. C'est une partenaire de travail très stimulante.

Pour interpréter Aimé, je voulais travailler avec un comédien qui connaisse bien les Antilles. Théo a grandi en Martinique et connaît bien la Guadeloupe. Je l'avais vu et aimé dans des rôles

très différents, laissant entendre qu'il était capable de se métamorphoser aisément. Pour *Magma*, j'ai eu envie de filmer cette nonchalance adolescente très attachante qu'on trouve encore chez lui, mais aussi de révéler une attitude plus forte, presque autoritaire, qui se dégage de lui. Je voulais également travailler avec un comédien physiquement très à l'aise en territoire naturel hostile. Il y a de la simplicité et de l'évidence dans le rapport qu'entretient Théo aux éléments. Il a beaucoup plus l'habitude d'être dans l'eau avec sa planche de surf, mais il s'est immédiatement épanoui en montagne. Dès le premier jour d'essais caméra, toute l'équipe a eu la sensation qu'il était chez lui sur la Soufrière.

Vous avez aussi dirigé des acteurs non professionnels...

Comme pour mon premier long-métrage *Bébé tigre*, j'ai cherché à ce que les acteurs du film soient le plus connectés possible au territoire et à ce qu'ils soient fiers de raconter leur île à travers le film. Travailler avec des personnes issues de la société civile pour des seconds rôles était pour moi une manière d'évoquer la Guadeloupe d'aujourd'hui telle qu'elle m'a surpris et ému.

J'ai procédé à un casting de terrain, par le biais de petites annonces affichées dans les rues ou postées sur les réseaux sociaux, nourri par mes rencontres « de recherche », ou par les repérages. Il m'est souvent arrivé de choisir pour des petits rôles des personnes vivant ou travaillant sur les décors que j'ai eu envie de filmer. C'est le cas du personnage de la mère d'Aimé, qui tient dans la vraie vie le restaurant de plage dans lequel son personnage travaille dans le film. Ou du couple de personnes âgées que Katia et Aimé décident de confiner plutôt que d'évacuer en début de film. C'est en repérant leur maison que je les ai rencontrés et que j'ai voulu les filmer chez eux.



Comment avez-vous pensé l'image du film ?

Avec le chef-opérateur Jacques Girault, nous nous sommes éloignés d'une image naturaliste pour chercher une image stylisée capable d'exprimer ce ressenti complexe qu'on peut éprouver lorsqu'on s'approche du volcan et qui fait lorgner le film du côté de la fable réaliste parfois. Des photographies de paysages de Bernard Plossu se sont imposées comme références. Granuleuses, vibrantes: le brouillard y est dense, les noirs y sont charbonneux et le vert intense... créant une ambiance intemporelle vaporeuse en phase avec ce dont on rêvait pour les séquences de volcan.

L'idée était aussi que le volcan, à défaut d'exploser, se répande ou « dévore » le sud de l'île d'un point de vue coloriel. Peu à peu, dans les décors comme dans les costumes, les verts, marrons et noirs du volcan gagnent le monde d'en bas, où les couleurs étaient jusque-là plus vives, voire criardes.

Au cadre, le film découd les scènes où le binôme Katia-Aimé se partage l'image pour cheminer vers la séquence de la grotte où Katia est filmée en gros plans.

Comment s'est organisé le travail de design sonore ?

Dans une logique proche de celle des couleurs, nous avons tenté de faire descendre les sons du volcan jusqu'à ses pieds. À mesure que le film avance, les événements sonores du monde « d'en bas » sont traités de manière de plus en plus éruptive et se gorgent d'éléments sonores de plus en plus organiques captés sur le volcan ou dans la nature. Le montage son se mêle par endroits à la musique originale, jusqu'à parfois faire corps avec elle.

À la musique, vous retrouvez Léonie Pernet, comme pour *Bébé tigre*...

La musique électro de Léonie me semblait pouvoir bien s'accorder au design sonore volcanique que j'imaginai. Je voulais que la musique originale évoque le magma intérieur de Katia, un magma mélancolique et lumineux à la fois. J'ai voulu marier le score électro de Léonie, qui n'est pas connecté au territoire guadeloupéen culturellement, au son du volcan lui-même et à des musiques pop guadeloupéennes plus ou moins récentes, que l'on entend sur l'île aujourd'hui.



ENTRETIEN AVEC MARINA FOÏS

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-CLAIRE CIEUTAT

Qu'est-ce qui vous a stimulée dans la proposition initiale de Cyprien Vial ?

L'inconnu ! J'ai le goût du dépaysement et Cyprien me proposait avec *Magma* de fouler une terre que je ne connaissais pas. J'ignorais tout des volcans et l'idée de fréquenter un monde éloigné du mien me plaisait beaucoup. La routine est un danger lorsqu'on est actrice. Tout ce qui vous déplace vous rend service, sortir des sentiers battus et du confort est toujours une aubaine, car il faut inventer autrement, et ce projet m'en offrait l'occasion.

Par ailleurs, faire un film catastrophe sans vraiment filmer la catastrophe me semblait un défi à relever. Rendre accessible et universel un sujet pointu – défi propre au cinéma, où il s'agit souvent de faire d'une histoire intime un espace où chacun peut se projeter, d'où qu'il soit – rendait ce projet passionnant.

Que représente La Soufrière pour Katia et qu'a provoqué ce volcan en vous lorsque vous lui avez fait face ?

Katia entretient un lien quasi amoureux à ce volcan. Son lexique en témoigne : elle en parle comme s'il était question d'un amant qu'elle s'apprête à quitter pour aller respirer un air nouveau. C'est une passionnée. À ce propos, ayant interprété beaucoup de personnages obsessionnels, j'ai dit d'emblée à Cyprien qu'il fallait aborder la passion de Katia de manière très concrète, vivante et joyeuse pour m'éloigner de ce que j'ai déjà joué. J'avais envie, par exemple, qu'on sente que Katia ait mal aux pieds, ait faim ou envie de nager, qu'elle ne soit pas un pur esprit, que son obsession ne la rende pas complètement inaccessible ; je ne voulais pas qu'elle soit fermée ou absurdement dure, mais qu'on perçoive sa lumière et son sourire

en contrepoint. J'ai aussi aimé qu'on voie Katia toucher la roche, entrer en contact de manière sensorielle avec le volcan.

Ce volcan, je l'ai appréhendé comme un partenaire. Pour moi qui suis sujette au vertige, monter sur La Soufrière ne fut pas rien. J'ai galéré quand d'autres ont kiffé, mais ça valait le coup : tout là-haut le décor est fou, on se croirait sur la lune, c'est une autre réalité.

J'ai surtout été ravie d'être en bord de mer en Guadeloupe, car, même si je ne suis pas très connectée à la nature, l'élément marin exerce sur moi un pouvoir apaisant. Je me suis donc sentie très bien dans ce décor. À Basse-Terre, des paysages sublimes côtoient des espaces laissés à l'abandon, la nature et la géopolitique vous sautent ainsi au visage. C'est très puissant, et cela force l'humilité.

Comment percevez-vous Katia dans sa manière d'aborder la crise et de mener sa carrière ?

Ce qui est surtout intéressant, c'est qu'on voit bien à travers elle que la réflexion scientifique – tout comme la démarche artistique – ne peut pas être partagée par le reste du monde. Katia est capable de réfléchir et de prendre des décisions en intégrant une part d'impondérable et de risque, à la différence du préfet auquel elle se heurte. Cela vaut pour son métier comme pour la vie en général : le 100% sans risque est un leurre.

Mais arrive un moment où Katia n'écoute plus ses collègues, où elle n'est plus disponible à la situation, ce qui crée un hiatus avec sa fonction de cheffe. Son enfermement dans ses propres convictions la mène dans une impasse, ce qui va l'obliger à passer la main à Aimé.

Katia chemine du rôle de « sauveuse blanche » qu'elle s'octroie à une position de juste retrait...

Katia pourrait être considérée comme une alliée à la cause guadeloupéenne, mais elle ne peut atteindre l'intérieur de cette problématique, parce qu'elle ne la ressentira jamais dans sa chair. Katia, comme le préfet, a la main sur un territoire qui n'est pas le sien. Elle a beau être respectueuse des gens et de la situation, curieuse, empathique, elle a beau s'être fondue dans l'île, elle n'est pas guadeloupéenne, elle ne peut pas savoir ce que cela fait d'être déplacé et de perdre son emploi, comme cela est arrivé à beaucoup lors de l'éruption volcanique de 1976. Elle ne porte pas les stigmates de l'Histoire et de la colonisation. Et lorsqu'elle s'empare des problèmes que rencontrent les parents d'Aimé, elle devient un peu infantilisante, un poil paternaliste malgré son extrême bonne foi, comme si un résidu colonial se manifestait malgré elle.

Vous êtes-vous documentée sur l'histoire de l'île et sur la volcanologie ? Avez-vous rencontré des spécialistes ?

J'ai commencé par regarder beaucoup de documentaires sur l'histoire de la Guadeloupe et sur les volcans. J'ai rencontré deux jeunes femmes volcanologues très loin des clichés qu'on peut avoir sur les scientifiques...

N'étant pas passionnée par la géologie, j'ai cherché un équivalent en moi. Les roches ne m'attirent pas, mais le carrelage ou le bois, je peux vous en parler pendant des heures ! L'idée n'était donc pas de prétendre m'approcher d'un métier qui requiert de longues années d'études, mais il fallait faire croire que cette langue était la mienne. J'ai donc beaucoup travaillé le texte en cernant les moments où Katia cherche à être accessible et ceux où elle s'autorise à ne pas l'être, pour donner une sensation de réel.

Comment avez-vous trouvé Katia physiquement et travaillé son ancrage ?

Katia porte des chaussures de marche tout le temps. J'ai veillé à ce qu'on sente à l'image la présence de la boue et de l'humidité sur elle. On devait voir les cheveux et la peau qui ont transpiré. Lorsqu'elle a des cendres dans les mains, je me reliais au plaisir que me procure le fait de toucher des tissus ou un plan de travail en bois huilé, car je voulais non pas me faire une idée théorique de son métier, mais l'aborder de manière concrète. Or, moi aussi je peux entretenir un rapport sensuel à certaines matières, il me suffisait de convoquer ces équivalences. *Au cœur des volcans : Requiem pour Katia et Maurice Krafft*, le film de Werner Herzog, est passionnant de ce point de vue : on comprend que la pensée scientifique rejoint le plaisir concret de la matière. Il fallait donc sans arrêt osciller entre les deux, entre le trivial et le poétique. C'est ce que j'aime beaucoup dans *Magma* : sous ses airs de film catastrophe, il tire plein de fils humains, sociaux et politiques.

Comment percevez-vous la relation entre Aimé et Katia ?

Je la trouve très belle. Auprès d'Aimé, Katia n'agit pas comme une mère mais elle n'est pas non plus uniquement sa directrice de thèse. Il y a de l'amitié, de la tendresse et un brin d'agacement entre eux. Mais il n'y a jamais d'érotisme et je trouve ça formidable. Il était passionnant de créer entre ces personnages une relation brûlante qui ne soit pas érotique. Et vers la fin, quelque chose aura bougé : Katia aura compris qu'il lui faut passer le relais. Ce film raconte aussi qu'il faut sans arrêt questionner nos places.



On sait peu de choses de Katia. Vous êtes-vous raconté son histoire ?

Katia a un corps, donc elle a un amant. Cet homme a deux enfants, donc elle s'est attachée à eux. Tout cela est assez quotidien dans un monde pas idéal, mais réel. Katia choisit le volcan plutôt que son amoureux. Elle a sans doute décidé de ne pas avoir d'enfant sans que ce soit une douleur. Mais le film ne fait pas sa psychanalyse. J'aime l'idée que, comme dans la vie où vous croisez des gens que vous ne revoyez pas ensuite, on passe un moment avec Katia et Aimé sans tout savoir d'eux.

Comment avez-vous travaillé avec Cyprien Vial et son chef-opérateur Jacques Girault ?

Cyprien a beaucoup pensé son film en amont et il lui a fallu ensuite se confronter au réel. Sur le volcan, dans ce décor si puissant, l'atmosphère était si forte qu'il fallait les laisser se concentrer sur l'image et s'y intégrer.

Dans la scène poético-surréaliste du bunker, je me suis laissé guider par Cyprien. J'étais au service de son imaginaire.

Dans les séquences plus concrètes, il fallait trouver la vérité de l'échange à chaque fois, et nous l'avons cherchée ensemble. Au final, Cyprien a réalisé un film singulier et personnel, que je trouve très réussi.

Et avec Théo Christine, et le reste de l'équipe ?

Théo est un super comédien, disponible, curieux, avec un gros désir de cinéma, pour le cinéma, il n'est pas pollué par de fausses questions. C'est un partenaire joyeux, ce qui est très précieux, car j'aime qu'on se souvienne du privilège que nous avons à exercer ce métier. Il a l'ardeur au travail et il aime partager, c'était donc un partenaire idéal. Tout était au bon endroit avec lui. Nous avons ri, cherché ensemble, et je crois que nous avons su créer une intimité nécessaire à nos personnages.

L'équipe était en partie guadeloupéenne. D'ailleurs, il aurait été totalement absurde de faire ce film sans Guadeloupéens. Je suis issue d'une famille d'immigrés et je me sens bien lorsque les gens viennent d'horizons différents.



ENTRETIEN AVEC THÉO CHRISTINE

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-CLAIRE CIEUTAT

Quelle fut votre réaction à la lecture du scénario de Cyprien Vial et Nicolas Pleskof? Quelle résonance a-t-il eue en vous?

Après *Vermines*, on me proposait beaucoup de films de genre. Lorsque j'ai reçu le scénario de *Magma*, je m'attendais à un film catastrophe et j'ai eu l'agréable surprise d'y trouver une dimension sociale. Cela a fortement résonné en moi, car je suis originaire de la Martinique, mais ma grand-mère a vécu en Guadeloupe et connu le déplacement de population en 1976. Aux Antilles, chaque île a son histoire avec son volcan. Celle de Louis-Auguste Cyparis, l'un des deux survivants de l'éruption de la montagne Pelée en 1902, m'a marqué lorsque j'étais enfant. Ce projet m'a donc immédiatement intéressé, d'autant que c'est la première fois que vient à moi un film en prise directe avec la société et l'histoire antillaises. Mon intérêt s'est confirmé à la lecture du scénario, qui m'a séduit de bout en bout.

Qui est Aimé? Vous êtes-vous raconté son histoire? Quel est son lien à sa terre natale?

C'est un jeune homme qui va apprendre à s'émanciper. À la fin, il osera faire ce qui lui semble juste. Je pense qu'Aimé est plus passionné par sa terre et ses habitants qu'il veut aider que par le volcan en lui-même. Il le connaît comme sa poche, c'est son atout, et l'évènement que relate *Magma* va lui faire prendre conscience de son lien très fort à son île.

Sur le tournage, j'ai sympathisé avec un technicien guadeloupéen, Arnaud Devaux, qui apparaît aussi dans le film. Arnaud a grandi à Saint-Claude, la ville la plus proche de La Soufrière. C'est un enfant du volcan, car, petit, il y passait beaucoup de temps avec ses amis, il l'explorait et s'y sentait en

osmose. En l'écoutant me raconter ses souvenirs, j'ai imaginé qu'Aimé avait été un peu comme lui, qu'il avait parcouru le volcan hors des sentiers balisés et qu'il représentait pour lui une figure paternelle ou maternelle. Je me suis imaginé qu'Aimé aimait marcher seul dans la montagne, qu'il y avait une part sauvage en lui et qu'il se sentait bien dans la nature. Je me suis dit que, grâce à Katia, Aimé avait évité de mal tourner comme d'autres jeunes de son île, que cette rencontre déterminante lui avait permis de trouver son chemin.

Quelle relation entretiennent Katia et Aimé?

Aimé est fils unique, et je pense que Katia se situe entre la grande sœur et la mère pour lui. Un lien fort est né entre eux et découle de leur passion commune. Leur relation professionnelle est équilibrée, car si Katia a l'ascendant sur Aimé du fait de son statut et de son expérience professionnelle, lui connaît l'île et le volcan par cœur, ils se complètent bien. Pour moi, lorsqu'on tient des postes comme les leurs, on prend soin de l'île, de la terre et de sa population. Tous les deux en ont conscience.

Par quel biais avez-vous abordé ce personnage et ce projet? Avez-vous rencontré des volcanologues?

Le fait de passer beaucoup de temps avec Arnaud m'a permis de bien m'imprégner d'une partie de l'île, Basse-Terre, que je connaissais peu, de son ambiance et son *lifestyle*. J'ai aussi rencontré un ingénieur de l'Observatoire de Guadeloupe, Julien Novar, et suis monté avec lui sur La Soufrière. Julien est né en Guadeloupe, puis il a fait des études en métropole avant de revenir travailler à l'Observatoire, comme Aimé. Julien m'a



montré beaucoup d'endroits, m'a initié au vocabulaire technique et expliqué la réalité de son métier. J'ai aussi regardé beaucoup de documentaires, dont celui de Werner Herzog sur le couple Krafft, et me suis aussi plongé dans des livres de photos de volcans magnifiques qui m'ont fasciné.

Comment avez-vous travaillé votre personnage physiquement ?

Quand Aimé marche et monte sur le volcan, il est évidemment à l'aise. J'ai constaté que Julien avait une manière très professionnelle de marcher, tandis que celle d'Arnaud était plus spontanée. Il fallait qu'on sente Aimé dans son élément. J'ai donc travaillé une manière un peu « sauvage », insolente, de déambuler sur ce volcan. J'ai aussi fait du sport pour être affûté comme Arnaud et Julien le sont, d'autant que j'ai dû monter au moins cinq ou six fois sur La Soufrière pour ce film, dont deux fois tout en haut. C'était sportif !

Comment avez-vous trouvé le phrasé d'Aimé ?

Avec Cyprien, nous voulions qu'on sente qu'Aimé était guadeloupéen dans sa manière de s'exprimer, mais sans caricaturer un accent créole. Aimé a passé plusieurs années en métropole, cela devait aussi se ressentir, par le choix de certains mots notamment. J'ai des bases en créole martiniquais, mais il fallait que mon phrasé sonne guadeloupéen et Arnaud m'a aidé à le trouver.

Quelle influence le décor a-t-il eue sur votre jeu ? Comment vous y sentiez-vous ?

Libre et léger ! C'est un endroit qui m'est familier, où je me sens heureux. Sur plusieurs décors, nous apercevions l'horizon, ce qui permet d'oublier la caméra. J'ai beaucoup marché seul sur le volcan et j'ai adoré ces moments. J'avais l'impression d'être Aimé.... et d'être aimé par l'île. Un volcan, c'est comme une

puissance supérieure qui force l'humilité. J'arrive à comprendre que, dans certaines régions, il soit considéré comme une entité divine. Au sommet règne un climat surnaturel, qui vous saisit. Dans cette nature, je me sentais accepté, c'était très fort.

Comment Cyprien Vial vous a-t-il dirigé ?

On a travaillé le texte ensemble, puis, sur le plateau, tout a été fluide et naturel. Nous sommes montés tous les deux sur La Soufrière avant de tourner, et j'ai beaucoup aimé ces moments où nous nous immergions dans le décor. Ce qui fait qu'au tournage, on était tous à ce qu'on faisait avec la sensation de participer à une véritable aventure.

Quel souvenir gardez-vous de la scène en altitude ?

Lorsque vous montez au sommet de La Soufrière, vous êtes frappé par l'absence totale de végétation. Il y a des bulles de soufre jaune fluo, de la fumée partout, on a l'impression d'être sur Mars ! On est totalement hors de notre habitat naturel et cela crée une tension intérieure, car on a bien conscience qu'on ne pourrait pas vivre là. On est donc en état de vigilance. Le temps semble s'arrêter. On est coupé du reste de la société, c'est très étrange. Nous avons tourné cette scène en équipe réduite, ce qui donnait l'impression de vivre un moment confidentiel. Tout le monde était très concentré. C'était intense.

Comment avez-vous travaillé avec Marina Foïs ? Et avec le reste de l'équipe ?

L'exigence et la passion du jeu de Marina me plaisent beaucoup. J'étais très content de pouvoir travailler à ses côtés. Ce tournage a aussi été formateur pour moi. Voir Marina se renouveler prise après prise m'a stimulé, car c'est comme ça que j'aime travailler aussi. Je me suis senti vraiment bien avec elle, très connecté.

Mikaël Blameble, le comédien qui jouait mon père, m'a fait beaucoup penser au mien, ce qui a rendu nos scènes assez évidentes pour moi. Genny Dagnet, qui interprétait ma mère, avait une douceur naturelle que l'on recherchait chez Aimé. La côtoyer m'a aidé à la trouver.

Qu'est-ce que ce film représente pour vous ?

Je me sens encore plus lié aux Antilles grâce à ce film. J'étais déjà très fier de mes origines, d'appartenir à cette terre, mais le suis aujourd'hui davantage encore. Je suis surfeur et habitué à la mer en Guadeloupe ou en Martinique, mais avoir fait l'expérience du côté plus «jungle» de l'île m'a profondément marqué et passionné. *Magma* est un film qui me touche énormément.



ENTRETIEN AVEC AUDREY MICHAUD-DUBUY, VOLCANOLOGUE

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-CLAIRE CIEUTAT

Audrey Michaud-Dubuy est chercheuse en volcanologie à Clermont-Ferrand. Elle est l'auteure d'une thèse sur la Montagne Pelée (volcan actif dans le Nord de la Martinique), qu'elle a réalisée à l'Institut de Physique du Globe de Paris, en charge des Observatoires Volcanologiques et Sismologiques français.

À quel moment et comment êtes-vous intervenue sur ce projet ?

J'ai rencontré Cyprien Vial en amont de la conception de son scénario. Il était désireux de bien comprendre comment fonctionnent les Observatoires volcanologiques en France, quelle part ont les scientifiques dans la gestion des crises et en quoi consiste exactement leur travail. Nous sommes restés en contact régulier pendant tout le processus d'écriture du scénario, ce qui a fait de moi l'une de ses conseillères scientifiques sur ce film, conjointement avec ma consœur Marina Rosas-Carbajal. L'une et l'autre avons aussi rencontré Marina Foïs avant le tournage pour répondre à ses questions. Elle était très désireuse de comprendre nos missions et l'essence de notre métier.

Qu'évoque pour vous la situation décrite par le film ?

J'ai beaucoup aimé le réalisme de *Magma*, ce qui ne m'a pas surpris tant Cyprien était à l'écoute. J'ai vu beaucoup de films sur les volcans et c'est la première fois que j'en vois un aussi vraisemblable. J'ai également été sensible aux tempéraments forts des personnages.

C'est aussi la première fois que je vois un film qui donne à comprendre la différence entre le rôle d'un scientifique et celui d'un préfet en cas de crise éruptive. Les scientifiques peuvent maintenant être inculpés judiciairement pendant des crises, comme ce fut le cas en Italie après le séisme de L'Aquila, ou en Nouvelle-Zélande après l'éruption de Whakaari/White Island. Or, les scientifiques ne sont actuellement pas capables de prédire les éruptions avec certitude et ne sont pas décisionnaires en matière d'évacuation de population. Nous avons juste un rôle de conseil auprès du préfet, qui, lui, prend la décision d'évacuer ou non les gens. Il me paraissait important qu'un film fasse connaître au plus grand nombre cette réalité des faits.

Magma permet de comprendre aussi que les scientifiques et les politiques n'entretiennent pas le même rapport au temps...

Le politique doit estimer les faits à plus court terme. C'est au volcanologue de s'adapter à l'humain, et cela est complexe. Si l'on est capable de décrire les phénomènes volcaniques susceptibles de se produire, grâce à des décennies d'études de terrain et de modélisations, il est impossible de répondre, lorsqu'on nous demande d'estimer à quel moment l'éruption aura lieu et combien de temps elle va durer, car cela peut être quelques minutes comme plusieurs années ! De plus, chaque volcan, chaque crise est différente. Nos points de vue se croisent, et au milieu de tout cela, il faut que le préfet prenne une décision.

Quelle est l'importance de la vulgarisation dans votre secteur et que peut le cinéma pour y contribuer, selon vous ?

Elle est essentielle selon moi car beaucoup de gens ont des idées très tranchées sur nos métiers et les trouvent obscurs. Soixante millions de personnes dans le monde vivent dans des zones à haut risque volcanique. Ce qui nous préoccupe le plus, c'est la sécurité des populations. On est là pour ça, pour observer l'activité des volcans et essayer de prédire au mieux ce qui peut se passer pour éviter les victimes en cas d'éruption et pour que les gens puissent vivre le mieux possible dans ces secteurs. Et tout cela, le film le montre très bien.

Ma passion des volcans vient en partie du cinéma. J'ai été très marquée, enfant, par *Le Pic de Dante* – qui n'est pourtant pas très réaliste ! Des films peuvent donc susciter des vocations et *Magma* pourrait faire partie de ceux-là !

Quel regard portez-vous sur le personnage de Katia et sa réaction face aux événements ?

J'ai beaucoup de tendresse pour ce personnage, car cette femme n'est pas parfaite. On parvient à discerner son côté scientifique, ses compétences réelles, et son caractère obstiné qui lui joue des tours. C'est aussi une réalité : les femmes volcanologues peuvent se trouver confrontées à des hommes puissants et doivent alors affirmer leur tempérament pour se faire entendre. La nuance avec la réalité, c'est qu'un directeur d'observatoire est plus entouré qu'elle, sur place et à Paris. Ce qui permet, dans le film, de mettre en avant le personnage du thésard, avec qui elle entretient une relation quasi maternelle et qui, pourtant, doit la rappeler à l'ordre... On comprend bien que Katia doit faire face à une situation complexe. Elle permet un effet miroir : je me suis demandé tout au long du film comment je réagirais à sa place.

J'ai trouvé le corps de Marina Foïs très expressif. J'ai aimé la manière dont elle arrive à faire sentir que Katia entretient une relation très charnelle au volcan. Elle regarde La Soufrière comme un personnage à part entière. Lorsqu'on travaille sur un volcan, on a tendance à le personnifier et à dire « mon volcan ». On entretient presque une relation avec lui, on connaît son histoire, on lui parle... Lorsque j'ai fait ma thèse sur la montagne Pelée, j'avais l'impression de la connaître intimement. Cela est aussi dû au fait qu'on est peu à faire ce métier et encore moins nombreux à travailler sur un volcan en particulier.

Quelle est la place des femmes dans ce secteur ?

Leur nombre ne fait qu'augmenter et c'est très encourageant. Aux postes de commandement, si la direction de l'IPGP (l'Institut de Physique du Globe de Paris) est exclusivement masculine depuis sa création il y a plus de cent ans, on compte beaucoup de femmes à la direction des Observatoires. Il y a moins de dix ans, les trois observatoires volcanologiques français étaient dirigés par des femmes. Il y a en a une actuellement, Aline Peltier, en poste à La Réunion.

Quel rapport les volcanologues entretiennent-ils au danger et que représente une éruption pour vous ?

Les volcanologues ont beaucoup eu le goût du danger, c'est d'ailleurs ce qui a perdu le couple Katia et Maurice Krafft, dont le personnage de Katia s'inspire. C'est moins le cas aujourd'hui, mais on attend toujours une nouvelle éruption, car les observer et les étudier est le seul moyen d'avancer dans la connaissance des volcans. Notre but premier est que plus personne n'en meure. Il me semble que la plupart des volcanologues sont altruistes : ils vont se mettre en danger pour que les autres ne le soient pas, même si l'on fait attention à rester au maximum en



sécurité lors des observations. Le fait qu'Haroun Tazieff et Claude Allègre soient montés en haut de La Soufrière en 1976 alors qu'elle était en éruption n'est plus concevable aujourd'hui, car la connaissance des phénomènes a progressé. Chaque éruption offre ses leçons, comme celle du Mont St Helens aux États-Unis en 1980, qui a fait beaucoup progresser les scientifiques, par exemple.

Quel regard portez-vous sur les événements qui ont eu lieu en 1976 en Guadeloupe ?

Un regard très critique. Avec le recul, on peut dire qu'ils ont fait tout ce qu'il ne fallait pas faire. Il faut préciser qu'en 1976, la volcanologie était une science relativement nouvelle, et la France était à la pointe du secteur. Aujourd'hui, en cas de crise, des chercheurs du monde entier viennent prêter main forte. La première erreur faite en 1976 fut de ne pas parler d'une seule voix aux politiques et à la population. Haroun Tazieff et Claude Allègre se sont confrontés dans une sorte de guerre d'ego. La recherche est un travail d'équipe et il faut savoir s'unifier.

Quel rapport les populations antillaises entretiennent-elles aujourd'hui avec les instances scientifiques ?

Il me semble que la population est assez méfiante. À La Martinique, par exemple, on a fait un sondage et réalisé que certaines personnes pensaient que l'Observatoire était tenu par des Américains, alors qu'il est dirigé par des Français qui vivent sur place. On tente donc de mieux communiquer.

Je pense qu'en cas de crise éruptive, cela se passerait sûrement comme dans *Magma*. Des gens partiraient, d'autres refuseraient sans doute. Ce qui est très intéressant dans le film, c'est de montrer que même une petite éruption peut avoir de fortes conséquences à l'échelle locale.

La Soufrière est-elle un volcan particulier ?

Tous les volcans de l'arc antillais ont leurs particularités. La Soufrière fait en général de petites éruptions, mais très fréquentes. On ne sait jamais à quoi s'attendre. Cela la rend, d'une certaine manière, plus dangereuse que les autres. La Soufrière est en alerte jaune depuis 1992. Il y a des signes d'activité qui font qu'on est en état de vigilance constante. C'est donc un volcan délicat à monitorer du fait qu'il en émane un bruit de fond permanent.

Avez-vous assisté à des éruptions ? Quel effet cela fait-il ?

Oui, j'ai notamment vu l'Etna entrer en éruption plusieurs fois. C'est très impressionnant, et cela rend très humble. On entend comme un tonnerre sous nos pieds, on sent des vibrations, l'odeur d'œuf pourri est très forte, tout cela mobilise les cinq sens. On a la sensation d'être en présence d'un gigantesque organisme vivant, et d'être pleinement vivant soi-même.

LA POLÉMIQUE DE LA SOUFRIÈRE - 1976

En 1976, un réveil du volcan la Soufrière, en Guadeloupe, voit une querelle d'experts opposer Haroun Tazieff, alors directeur des Observatoires de Volcanologie français à son supérieur à l'Institut Physique du Globe: Claude Allègre.

Alors que Tazieff affirme qu'il n'y a pas de risques majeurs, Allègre reconnaît dans les manifestations du volcan les prémices d'une éruption magmatique majeure et convainc les autorités de déplacer 75 000 personnes.

La Soufrière ne montre plus aucun signe de réveil, mais l'évacuation est maintenue pour plusieurs mois et une partie des évacués ne regagnera jamais le sud Basse Terre, qui s'enfonce dans un marasme socio-économique dont l'île porte encore aujourd'hui les stigmates.

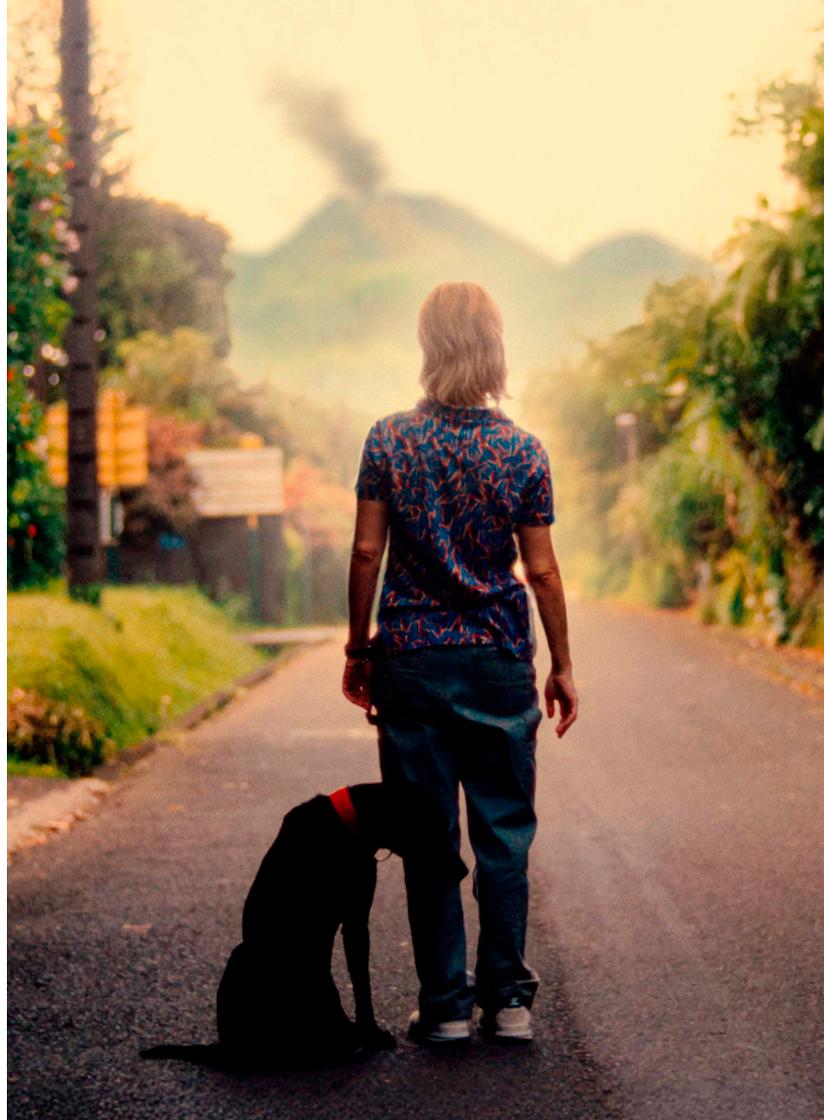


CYPRIEN VIAL

Cyprien Vial est né en 1979 et diplômé de la section réalisation de La Fémis. Son premier court-métrage, *Dans le rang*, est primé à la Quinzaine des Cinéastes à Cannes en 2006. Il tourne ensuite *Madame* avec Nicole Garcia et Johan Libéreau. Son premier long-métrage, *Bébé tigre*, produit par Dharamsala (Isabelle Madelaine) et Darius Films (Émilie Tisné) est nommé au prix Louis Delluc du meilleur premier film et sort en janvier 2015. Co-réalisateur avec Océan du film *Embrasse-moi* en 2017, produit par Nolita, Cyprien retrouve Isabelle Madelaine et Émilie Tisné pour le long-métrage *Magma*, présenté en 2024 au Festival du Film Francophone d'Angoulême et au festival des Arcs.

LISTE ARTISTIQUE

KATIA	MARINA FOÏS
AIMÉ	THÉO CHRISTINE
LE PRÉFET	MATHIEU DEMY
OLIVIER LUBIN	MIKAËL BLAMEBLE
JEANNE LUBIN	GENNY DAGNET
JOSEPH	DIMITRY ZANDRONIS
CHLOÉ	DJANYSS ADELO
NATHAN	DAREN DELANNAY MARINETTE
LIONEL	ROBIN BRETON
AUDE	AUDE MASSENGO



LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION

CYPRIEN VIAL

SCÉNARIO ET DIALOGUES

CYPRIEN VIAL ET NICOLAS PLESKOF

IMAGE

JACQUES GIRAULT

MONTAGE

SANABEL CHERQAOUI

SON

YOLANDE DECARSIN, DANIEL SOBRINO, PASCAL VILLARD

MUSIQUE ORIGINALE

LÉONIE PERNET

DÉCORS

CÉDRIC HENRY

COSTUMES

CAROLE CHOLLET

PRODUCTION

DHARAMSALA (ISABELLE MADELAINE) & DARIUS FILMS (EMILIE TISNÉ)

AVEC LA PARTICIPATION DE

CANAL+, CINÉ+ OCS, TMC

AVEC LE SOUTIEN DE

LA RÉGION GUADELOUPE, CNC

EN ASSOCIATION AVEC

CINÉAXE 5, INDÉFILMS 12

VENTES INTERNATIONALES

PYRAMIDE INTERNATIONAL

DISTRIBUTION FRANCE

PYRAMIDE



PYRAMIDE
DISTRIBUTION